



©FondationL'Accolade

Boulevard St-Germain, au fond d'une cour au deuxième étage. Le point de rendez-vous est mystérieux. L'imagination gamberge et les hypothèses sont lancées sur l'histoire de ce lieu, ses strates intimes, son usage artistique. Le ton du peut-être et du et si est donné et accueille dans son écrin le geste artistique de Ninon Hivert, lui-même tout entier déclenché par la supposition. En sculptant le réel par ses artefacts, qui appartiennent à tout le monde, Ninon mise sur des perceptions a posteriori. La terre, par ses différents états de matière, lui impose la supposition d'un réel qui va arriver, se figer à la cuisson, mais qui dans le modelage n'est pas encore là. Elle travaille à vue, au présent, une image à venir et défie le temps métaphysique. Dans ce parti pris avec la durée et le hasard des formes, on peut y déceler la pensée de Bergson, qui nourrit les réflexions de l'artiste. Depuis la céramique, son médium de prédilection, elle transpose cette tentative d'encapsulation du temps dans la photographie, avec une série de 24 prises de vue, les 24 heures d'une journée dans la vie de la cour de l'immeuble, avec vue sur le porche, depuis sa table de travail face à la fenêtre. Un geste banal et répétitif, qui ne cherche pas nécessairement la qualité de l'image, mais bien plutôt à témoigner de l'écoulement du temps en un endroit précis.

Traduire une expérience, donner à voir une sensation sont des intentions récurrentes chez Ninon, elle tente toujours de faire comprendre à l'œil, une texture, un type de tissu, le relief de la matière. À la manière de Bartleby, le personnage de Melville, l'artiste observe le réel, le documente par prélèvement, sans le commenter dans un retrait volontaire qui laisse place aux éléments et aux forces du procédé technique. C'est en dehors d'elle que le réel se décale, ses objets ne sont, en effet, pas totalement identiques à ceux qu'elle choisit comme modèles. Le décalage s'opère dans les changements d'échelle et le filtre inévitable des impressions et sur-impressions. La rencontre avec l'objet initial induit une première perception en volume. Puis ce volume, par le dessin, se retrouve aplani en 2D. Puis les mains traduisent les yeux

ou le souvenir et les perceptions sont alors gestuelles. Enfin, la terre joue sa propre partition et bouge selon son propre rythme. Aux mains de Ninon, s'en ajoutent d'autres lors des manipulations et des cuissons successives, qu'elle rend présentes par une pile de gants laissés là, à côté du four dans son atelier avant de partir pour Paris, en repos après l'agitation. De ces aléas en cascade, découle une sédimentation, qui agrège les couches domestiques et les histoires anonymes. Que ce soient des objets trouvés, ou des photographies de seconde-main - tirages récupérés d'une exposition antérieure - Ninon collecte des images, les recoupe, les assemble pour faire jaillir de nouveaux liens de formes. Elle convoque la Mnémosyne d'Aby Warburg, la mémoire des images, pour titiller par ses associations plus ou moins surprenantes ou communes, l'inconscient collectif et le déjà-vu. Sa résidence à la Fondation L'Accolade lui permet de regrouper plusieurs paliers créatifs, depuis les Beaux-Arts de Paris jusqu'à des nouvelles productions, brassant les contextes et les récits, comme un rituel de passage. Une série de trois céramiques - une veste, une casquette et une banane - dont les détails dessinés sont inspirés d'une tapisserie de William Morris prennent une nouvelle épaisseur dans cet intérieur domestique, par la proximité d'autres motifs d'ameublement. Présences discrètes, elles évoquent un camouflage, appellent l'œil à s'attarder sur l'ornement. Si les traits sont distincts pour cette série de céramiques, ceux de pièces en verre se jouent de nos perceptions. Un verre plus foncé est moulé dans des amas de papier bulle reproduit en verre plus translucide. Cette masse sombre attire le regard tout en s'y soustrayant irrémédiablement. En dépit de la lumière, et des orientations, le noyau de ces protections en plein demeure insaisissable.

ANDRÉANNE BÉGUIN
CURATRICE



©FondationL'Accolade